L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 9 JANVIER 1890. 63me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

Defour & Dumez, Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS. JEUDI, 9 JANVIER 1890.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par P. Ad. Fortier, constable—Au No 64 rue Royale, le contenu d'un restaurant.

Les nouvelles des campagnes de la Louisiane.

Le Nouvelle-Orléans n'est pas une ville manufacturière ; c'est un fait que personne ne conteste. Quelques bons esprits peuvent déplorer cette situation, quelques vrais amis du pays peuvent vouloir la changer, mais le gros du public ne s'en inquiète guère, et ce sont probablement les plus intéressés qui se montrent, à ce sujet, les plus indifférents.

Pas du tout ou très peu de fabriques, cela équivaut à pas de tout ou très peu de production—état de choses qui n'est pas de nature à enrichir une ville. Tout le monde sait que la production, soit agricole, soit manufacturière, peut, seule, faire rentrer l'argent dans une communauté.

Après tout, il n'y aurait à cela que demi-mal, si, en supprimant ou en réduisant à presque rien la production, on pouvait, du même coup, supprimer ou réduire, dans la même proportion, la consommation. L'absence de bénéfices serait compensée par l'absence de dépenses. Ni profits, ni pertes : un *statu quo* complet : telle serait la situation. On pourrait fort bien ne pas s'enrichir, mais, au moins, on ne s'appauvrirait pas.

Malheureusement, il n'en est pas ainsi. Il est possible à l'homme de ne pas produire, (cela ne lui arrive que trop souvent) mais il lui est impossible de ne pas consommer. C'est une nécessité à laquelle il est fatalement condamné. C'est même, presque toujours, celui qui produit le moins, qui est porté à consommer le plus, et, par conséquent, à dépenser davantage. Comme l'argent qu'il déboursa alors, n'est pas tiré de ses propre fonds, de sa production, il faut bien qu'il le trouve ailleurs ; dans les ventes qu'il se fait, en trafiquant des produits d'autrui.

C'est, exactement, la position de la Nouvelle-Orléans. Consommant et ne produisant pas, elle est obligée de se procurer, au dehors, une source quelconque de revenus pour faire face à ses dépenses. Nous ne lui connaissons qu'une : le commerce qu'elle fait de la vente de produits qu'on lui envoie et dont la plus grande partie vient des campagnes de la Louisiane.

Nous ne voulons pas dire que les puissances rurales soient complètement indépendantes de la ville, puisque c'est ici qu'elles font le placement de leurs produits, mais, à la rigueur, la Nouvelle Orléans disparaîtrait, ils trouveraient bien vite d'autres marchés. Il y en même, déjà, des plus rares qui, à tort ou à raison, trouvent profitable de prendre un autre chemin.

Supprimez, au contraire, les campagnes, supprimez les arrivages de coton, de sucre, de mélasse, de riz, des plantes potagères et des plantes fourragères, qui couvrent nos quais, qui alimentent nos marchés, qui donnent le mouvement à notre gigantesque commercial—que deviendrait la Cité du Croissant ? Ce ne serait pas seulement la gêne qui lui arriverait très vite, mais la misère ; elle serait condamnée à prompte déburir de faim.

Il est donc du plus haut intérêt, pour les habitants de la Nouvelle-Orléans, de se prononcer des renseignements certains sur les affaires des campagnes, de connaître l'état de leurs récoltes, de savoir ce qu'elles peuvent nous expédier pour le présent ou dans l'avenir. Chacun de nous, semble-t-il, devrait être, jusqu'à un certain point, agricole, puisque c'est de là que nous vient l'aisance ou la gêne.

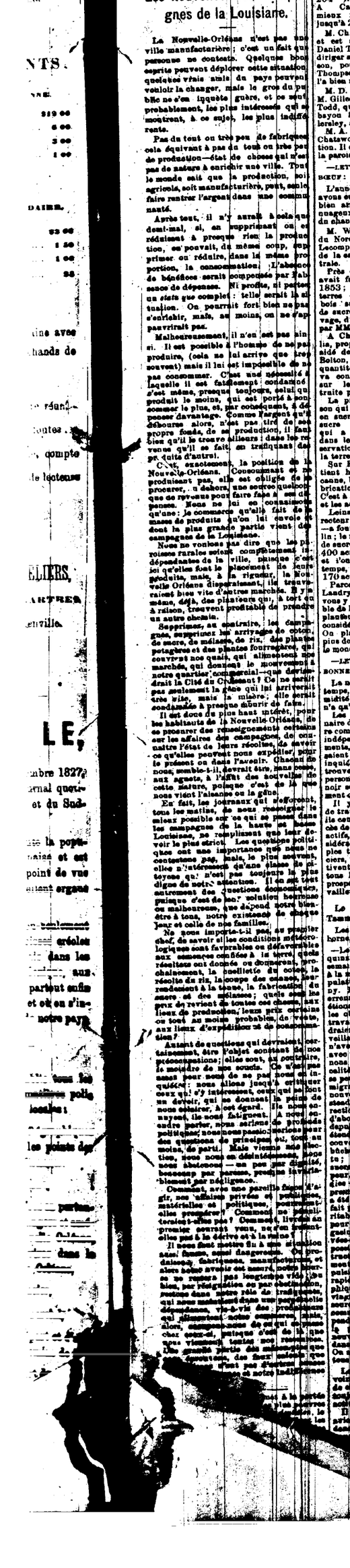
En fait, les journaux qui s'occupent, tous les matins, de nous renseigner le mieux possible sur ce qui se passe dans les campagnes de la haute et basse Louisiane, ne remplissent que leur devoir le plus strict. Les questions politiques n'ont une importance que nous ne contestons pas, mais, le plus souvent, elles n'intéressent qu'une classe de citoyens qui n'est pas toujours la plus digne de notre attention. Il en est tout autrement des questions économiques, puisque c'est de leur solution heureuse ou malheureuse, que dépend notre bien-être à tous, notre existence de chaque jour et celle de nos familles.

Ne nous importe-t-il pas, au premier chef, de savoir si les conditions météorologiques sont favorables ou défavorables aux semences confiées à la terre, quels résultats ont donnés ou donneront, probablement, la neolliette du coton, la récolte du riz, la coupe des cannes, leur rendement à la tonne, la fabrication du sucre et des mélasses ; quels sont les cours qui se revient de toutes ces choses, aux lieux de production, leurs prix certains ou tout au moins probables, de vente, aux lieux d'expédition et de consommation ?

Ayant de questions qui devraient, certainement, être l'objet constant de nos préoccupations ; elles sont, au contraire, le moindre de nos soucis. Ce n'est pas assez pour nous de ne pas nous en inquiéter : nous allons jusqu'à critiquer ceux qui s'y intéressent, ceux qui font un devoir, qui en donnent la peine de nous éclairer, à cet égard. Ils nous ennuyent, ils nous fatiguent. A nous entendre parler, nous serions de profonds politiques ; nous nous passionnerions pour des questions de principes qui, au moins, de parti pris, nous laissent indifférents, nous nous abstenons — ne pas pour dignité, beaucoup par paresse, presque invariablement par négligence.

Comment, avec une pareille façon d'agir, nos affaires privées et publiques, matérielles ou politiques, pourraient-elles prospérer ? Comment ne péricliteraient-elles pas ? Comment, livrées au premier courant venu, ne s'en trouveraient-elles pas à la dérive et à la ruine ?

Il nous faut mettre fin à une situation aussi fausse, aussi dangereuse. Qu'on le veuille, fabricants, manufacturiers, et alors nous aurons cet avantage, notre ville ne se ressentira pas longtemps vide, chaude, par désertion ou par émigration, restera dans notre rôle de tradition, qui nous maintiendra dans une prospérité définitive, vis-à-vis de nos concurrents, qui allument, chaque année, un peu plus chez eux-ci, puisque c'est de là que nous viennent toutes nos ressources. Une grande partie des millionnaires que nous admirons, des fortunes colossales que nous envions, n'ont pas d'autre origine que notre indifférence



LOUISIANE.

La Louisiana Planter and Sugar Manufacturer, Nouvelle-Orléans, du 4 janvier :

(*Suite.*)

—LETTRE DE LA PAROISSE STE-MARIE :

Il a plu dans toute la paroisse, dimanche et mardi, pendant la nuit. Ces ondées vont assurer l'avenir de la plante qui a été récemment confiée à la terre. Comme dans ces deux cas, elles ont eu lieu la nuit, les travaux des champs n'en ont pas été interrompus, un seul instant.

J'ai entendu dire que la semence mise à l'abri, en terre, se gâtait un peu, dans plusieurs régions de Ste-Marie ; cela se peut, mais il est certain que les souches et le plant d'automne sont en excellent état. On voit déjà les sillons parfaitement marqués. Tout cela est d'un beau vert, monte bien droit et semble parfaitement sain. A examiner les champs de canaces, on se croirait plutôt au commencement du printemps, qu'au commencement de l'hiver.

M. J. M. Burguières a roulé 5,568 tonnes sur son habitation Florence, 5,938 tonnes sur Cypremort, et 750 tonnes de cannes achetées aux voisins—en tout, 12,251 tonnes, qui ont donné 2,125,000 livres de sucre jaune clarifié—soit, à-peu-près 173 livres 5. de sucre à la tonne. M. Burguières a un double moulin, sur Florence, et un simple, à trois cylindres sur Cypremort ; cependant, les résultats obtenus sont meilleurs que partout ailleurs, dans l'Etat, à l'exception seulement de Calumet. Sur cette dernière propriété, on a obtenu jusqu'à 204 livres de sucre à la tonne. A Calumet, on avait encore mieux fait, en 1888 ; on était allé jusqu'à 207 livres à la tonne.

M. Ch. E. Gillis a quitté Chateworth et est allé diriger l'habitation de M. Daniel Thompson. Avec M. Gillis, pour diriger ses champs, et M. Wilray Thompson, pour conduire la sucrerie, M. D. Thompson peut prendre sa retraite ; il l'a bien mérité par ses travaux.

M. D. Palfrey, de Bicoche, remplace M. Gillis sur Chatsworth, et M. J. E. Todd, qui était à Calumet, va sur le bayou Salé, travailler l'habitation Erleraley, à MM. W. H. Chaffe et Cie.

M. A. Price était, cette semaine, sur Chatsworth, qui allait changer de direction. Il est resté, toute la semaine, dans la paroisse Ste-Marie.

—LETTRE DES ATTAKAPAS ET DU RAYOU BOEUF :

L'année 1890 commence bien. Nous avons eu de la pluie, nos champs ont été bien arrosés. Le temps est brumeux, nuageux, frais, et personne ne se plaint du changement de température.

M. W. A. Smallwood, de la Caroline du Nord, a acheté une ferme près de Lecompt ; il va s'y livrer à la culture de la canne et établir une usine centrale.

Près d'Alexandrie, l'habitation Lodi avait fait 715 boucauts de sucre, en 1853 ; aujourd'hui, il y a 800 acres de terres défrichées et 2200 acres de bois superbes, mais plus apparentes de sucre. On y trouve une ferme d'élevage, dirigée, avec beaucoup de succès, par MM. E. M. et Jeff. Wells.

A Chateyville, l'habitation Magnolia, propriété de M. Stephen E. Pearce, aidé de MM. W. O. Pearce et W. E. Bolton, fera, cette année, une bonne quantité de sucre. M. S. S. Pearce va construire une nouvelle sucrerie sur les cendres de l'ancienne, détruite par le feu, en novembre dernier. La propriété Frith a eu une roulaison qui a duré 40 jours. Le rendement en sucre a été de 500 boucauts de sucre "open kettle." Les semences qui a été mises en windrow, est dans le meilleur état possible de conservation. On a passé le rouleau sur la terre qui recouvre la canne.

Sur Evergreen, M. John Ewell s'en tient héroïquement à la culture de la canne, bien qu'il ne se serve, pour la fabrication, que des anciens procédés. C'est à Evergreen que M. H. C. Kemper et les autres voisins vont rouler.

Leinster, à M. G. W. Seatell—direcetur des travaux, M. J. A. Middleton—a fourni 94 acres de cannes au moulin ; le rendement a été de 190 boucauts de sucre "open kettle". On a labouré 400 acres en automne, plantés 240 acres, et on a mis le windrow, pour le printemps, assez de semence pour planter 170 acres.

Parcourez les différents bayous de St-Landry, des Avoyelles et des Rapides, vous y trouvez partout la preuve vivante de l'attention bien arrêtée qu'ont les planteurs de ces régions, d'augmenter considérablement la culture de la canne. On plantera, cette année-ci, beaucoup plus de cannes qu'ordinairement. Tout le monde, ici, semble le *Planter*.

—LETTRE DE LA PAROISSE TERREBONNE :

La nouvelle année est arrivée avec le temps, ordinaire à cette époque—de l'humidité et de la brume, et tout le monde n'a qu'à s'en féliciter.

Les noirs obéent à leur besoin certain de déplacement. C'est une manière comme une autre de manifester son indépendance. Dans les commencements, ces allures nomades déplaisaient fort au planteur ; il s'en inquiétait, à tort, pour lui même, car il trouve toujours à peu près le même personnel pour ses travaux. C'est le noir qui perd réellement ; du moment qu'il y tient, on le laisse faire.

Il y a d'ailleurs, un grand nombre de travailleurs blancs dans la paroisse ; ils contribuent considérablement au succès de la récolte ; ils sont généralement actifs, industrieux, et savent y grossir considérablement leurs propriétés. De simples travailleurs, ils deviennent tenanciers, puis propriétaires où ils qu'ils sollicitent. La paroisse s'en enrichit ainsi tous les jours. Là où il y a progrès et prospérité, soyez sûre qu'il y a des travailleurs blancs.

Le Fermier, Covington, paroisse St-Tammany, du 4 janvier :

Les travaux du nouvel hôtel à Claiborne, marchent rapidement.

—*Le Fermier* commence, aujourd'hui, son quinzième volume. Il y a 11 ans et six semaines que l'éditeur soupçonna, la plume à la main, fait son premier salut à la population de Covington et de St-Tammany. Nous avons peut-être fait quelques erreurs, quelques bévues, mais nous étions déterminé à venir à bout de tous les obstacles. Nous savions que notre travail, notre persévérance, obtiendraient le soutien d'un public bienveillant et intelligent. Et cela, nous n'avons pas été désappointé. C'est avec plaisir que depuis cette époque, nous avons noté les progrès de notre localité ; que nous avons vu notre paroisse se peupler, peu à peu, d'une classe d'immigrants industrieux et laborieux. De nouvelles fermes, de nouveaux "homesteads" se sont élevés dans toutes les directions. De nombreux établissements, d'abord solitaires se sont transformés, depuis, en villages et en bourgs, d'une étendue et d'une population plus que convenables. Le bruit de la hache du bûcheron et du fouet du charretier, s'entend ; et à fait plaisir au plus ami de la nature et du sourire de coton à regarder. Toutes nos localités se sont agrandies—Covington spécialement. Le premier débris du passé qui ait disparu, a été l'ancienne maison de poste, qui a fait place à un bel édifice qui est un réel ornement pour notre localité et pour notre paroisse. De nouveaux magasins, de belles résidences se sont élevées—trop nombreux pour qu'il nous soit possible d'en donner la liste. La construction du chemin de fer, Pitchfork-Ponchatoula, est donné une impulsion nouvelle au progrès ; le transit rapide et les communications télégraphiques avec la ville ont transformé Covington. On en connaît mieux les ressources et les avantages qu'il offre comme résidence, comme lieu de voyage, pendant l'été. Nous trouvons à preuve dans la construction des nouveaux hôtels, qui se sont multipliés dans notre localité et dans les environs. On agrandit les anciens ou en bâtit, tous les jours, de nouveaux.

Le *Fermier* n'a pas oublié les devoirs que lui imposait le nouvel ordre de choses. Il n'a rien épargné pour être toujours au niveau de la situation, pour mériter le meilleur des appuis.

Il n'a pu pas plus de trois ans, nous prîmes établi nos bureaux d'éditeur dans notre maison. Bientôt après, nous installâmes dans nos chambres, à côté de notre maison, l'atelier dans lequel nous construisîmes notre journal. Puis à mesure que nos affaires prospéraient, nous nous agrandîmes, jusqu'à ce que nous fûmes forcés de louer un bâtiment spécial,